



# Encore quelques manifestations du hasard objectif

COMMUNICATION D'ALAIN BOSQUET DE THORAN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 OCTOBRE 1999

Ceux d'entre vous qui ont eu l'occasion d'assister à ma réception au sein de notre agréable compagnie se souviennent sans doute que j'avais d'emblée évoqué, dans mes rapports avec Paul Willems, le hasard objectif. Je disais ceci : «Évoquer le souvenir de Paul Willems, c'est pour moi une suite de retrouvailles, souvent frappées par un phénomène auquel je suis particulièrement sensible : celui du hasard objectif. Cher aux surréalistes, ce type de découverte, sous les dehors apparemment fortuits d'une rencontre, y introduit une troublante, et parfois saisissante, relation de causalité avec un événement antérieur ou postérieur, au-delà de la banale coïncidence. Cette "vertu magique de la rencontre", comme dit André Breton, je n'ai cessé d'en redécouvrir les surprises et les bonheurs, sur les traces de mon lointain mais familier cousin, jusqu'au goût, par exemple, du ramassage attentif, au long de plages battues par le vent, de ces minuscules épaves, "bouts de bois blanchis par le sel, signes venus d'un monde rêvé", disait-il. N'écrivais-je pas dans *Le Songe de Constantin* : "Aujourd'hui j'ai ramené mes regards à mes pieds : là où la mer renonce, et abandonne ce qu'elle rejette. Fascinants débris, épaves, dont les plus petites, ces minuscules morceaux de bouchon d'un gris intemporel, contiennent autant d'histoire que mille ans de souvenirs".» Sans doute était-ce là la signature commune d'une affinité plus que d'un hasard. Par contre dans mon discours, je citais une autre rencontre troublante, celle de notre ancêtre commun : «un certain Jacques Best, qui vécut à Anvers à la fin du dix-huitième siècle. Or quelle ne fut pas ma surprise de trouver un colonel Best dès la première page de la *Chronique du cygne*, roman que Paul

Willems publia en 1949. Personnage épisodique au demeurant et seul militaire, parfaitement incongru, dans nos familles respectives.»

Mais surtout une autre manifestation du hasard objectif entre Paul et moi eut lieu pendant que je préparais mon discours. J'ai écrit il y a quelque vingt-cinq ans un récit intitulé *Le Musée*, que je situais dans un château imaginaire, mais fortement teinté du castel del Monte, château moyenâgeux d'Italie du Sud, et du château de Maulnes, en Bourgogne, en Yonne plus précisément, entre Tonnerre et Montbard. J'avais remarqué ce dernier sur une carte Michelin, signalé par le classique petit rectangle blanc, qui désigne souvent des grosses demeures du dix-neuvième sans intérêt, mais parfois des merveilles. J'avais bien sûr été attiré par son nom, identique à celui du héros d'Alain-Fournier, à l'orthographe près puisqu'il s'écrit sans *e*. Je découvris avec surprise, perdu au milieu des champs, un étrange château à cinq tours, de plan pentagonal; totalement atypique, sans âge, et menaçant ruine. L'unique porte est barrée de planches, comme les rares fenêtres qui n'existent qu'aux étages mal définis. Ce qui me frappa le plus, et que je retins essentiellement pour mon livre, est que Maulnes était bâti sur une source, dont le mince filet d'eau s'écoulait d'une sorte de grotte, s'élargissant dans une nymphée envahie de mauvaises herbes.

Je retournai à trois reprises à Maulnes, à des années de distance. Il était de plus en plus délabré, et toujours interdit d'entrée. J'en parlai à des amis, entre autres à Jean-Louis Jacques, qui, quittant la radio, venait de s'installer dans la région.

Or tandis que je relisais le théâtre de Paul Willems, l'automne passé, et en particulier *Il pleut dans ma maison*, je reçus un coup de téléphone, suivi d'une visite, d'un cinéaste français, qui voulait m'interroger sur ce que je savais de Maulnes. Je compris que c'était Jean-Louis Jacques qui l'avait tuyauté, si je puis dire. Mais c'est lui qui me révéla que Maulnes avait été racheté par le département de l'Yonne, et qu'il était donc virtuellement sauvé.

C'était bien un château quasi alchimique, construit dans la seconde moitié du seizième siècle, en pleine guerre de religion. Ce devait être une sorte de thébaïde protestante : manifestement, il n'était pas conçu pour être habité. Mais la révélation la plus surprenante que me fit mon visiteur fut que dans le puits de lumière qui occupait le centre du château, et vers lequel convergeaient les

différentes pièces, dépourvues de portes, un arbre avait poussé, depuis la source centrale, et dont les branches avaient au cours des décennies bousculé les étages.

Quelques moments auparavant, je lisais la première scène de *Il pleut dans ma maison*, où Madeleine s'étonne qu'un arbre ait traversé de part en part la maison de Bulle... Dans cet exemple, on constate immédiatement qu'on est bien au-delà de la coïncidence, et que d'autre part toute prémonition est exclue. Mais laissez-moi vous narrer quelques autres aventures.

Puisque j'en suis à parler de mes ouvrages, venons-en à mon récit du recueil *La petite place à côté du théâtre*, intitulé *À la vue du mont Blanc*. J'y raconte la vie d'Albert André Audricourt, né et vivant à Langres, petite ville ancienne de la Haute-Marne, patrie de Diderot. J'imagine que je rencontre mon héros sur le chemin de ronde de la ville, l'un des plus beaux qui soient, qui m'y fait découvrir un spectacle rare visible par un exceptionnel temps sec : la cime très lointaine du mont Blanc s'éteignant le soir à l'horizon. J'imagine alors la vie de ce personnage, fasciné par le mont Blanc depuis que son professeur de géographie ne manquait pas, des fenêtres du lycée Diderot qui surplombe ce passage du chemin de ronde, de leur en faire admirer la vision, les quelques rares jours par an où le phénomène est observable. Cette fascination allait se troubler d'un accident. Le 13 septembre 1943, une formidable explosion, provoquée par les résistants dans une poudrière allemande, secoua la ville, et Audricourt en garda une séquelle auditive qui endommagea gravement son sens de l'équilibre et ponctua sa vie d'incoercibles vertiges. Il parcourut une partie de l'Europe à la recherche des points de vue les plus éloignés du mont Blanc, et devint topographe, science et technique qui mettent la terre tout à plat, définitivement hors vertige. Je dédiais ce récit à un ami professeur de géographie, qui avait été le modèle du professeur de mon héros. Or ne voilà-t-il pas que, plusieurs mois après la publication de cette oeuvre, cet ami fut pris d'incoercibles vertiges? Ce n'était, heureusement, que troubles passagers de l'oreille interne, dus sans doute à une pratique trop assidue du volley-ball, qui tasse le talon et rejette la tête en arrière. N'empêche, le phénomène avait encore frappé, et cette fois avec la force d'une malédiction. Oserais-je avouer que, lorsque je relogeai à Langres, sur les traces de mon héros de la vue du mont Blanc, que je n'ai toujours pas vu, soit dit en passant, la savonnette de l'hôtel de l'Europe, que je

vous recommande d'ailleurs, portait la marque «Mont-Blanc»? je ne l'avoue pas : la voici. Je la garde comme une sorte de talisman.

Autre aventure. Bernard Focroulle me demande d'écrire, pour le magazine du théâtre de la Monnaie, un article où j'évoquerais quelques souvenirs d'un supposé grand fréquentateur des lieux, compte tenu de mon ascendance avec Corneil de Thoran, qui en fut directeur de 1918 à 1953. Pour accrocher mes souvenirs à quelque événement actuel, je consulte le programme de la saison : je vois qu'on y monte dans les semaines qui suivent *Le château de Barbe-bleue* de Bela Bartok et *Parsifal* de Wagner. Je me souviens que l'opéra de Bartok ouvrit la première saison de Maurice Huisman, et qu'il fut chanté en hongrois, révolution à l'époque.

En apportant mon article à la Monnaie, je gare ma voiture en dessous de la Gare centrale, à un endroit appelé le carrefour de l'Europe, qu'une place sinistre appelée place d'Espagne je ne sais pourquoi, en contrebas de l'ancien siège de la Sabena, relie à la place dite de l'Agora, face à l'entrée des galeries Saint-Hubert. Je descends donc sur la place d'Espagne, que je traverse en tournant autour d'une statue équestre de Don Quichotte, accompagné comme il se doit de Pancha. Que font-ils là, sinon accrédi-ter le nom de la place, à moins que ce ne soit l'inverse? Mystère.

Arrivé à la sortie de la place, c'est-à-dire entre les entrées des hôtels Méridien et Ibis, au-dessus de l'accès au parking souterrain de l'Agora, je tombe en arrêt sur une belle statue de bronze d'un personnage vêtu d'un ample manteau, en grandeur héroïque. De qui s'agit-il? De Bela Bartok. Que fait là cette statue? À quelle occasion a-t-elle été érigée? Mystère encore, mais nouvelle rencontre troublante.

Je passe à *Parsifal*. Je me souviens d'un bel ouvrage consacré à *Parsifal*, avec la réduction pour piano, somptueusement relié par mon arrière-grand-père Paul Bosquet, qui était relieur d'art, et provenant de la bibliothèque de mon grand-père Émile. Je le retrouve et, surprise! je me rends compte — mais l'avais-je jamais remarqué! — qu'il s'agit en fait d'une monographie éditée à 500 exemplaires à l'occasion de la première représentation de *Parsifal* à la Monnaie, le 2 janvier 1914, avec les photos dédicacées de tous les protagonistes du drame — Wagner excepté —, le produit de la vente étant destiné à la réalisation d'un mémorial Kufferath-Guidé, les co-directeurs de l'opéra à l'époque.

Grand wagnérologue, Kufferath, à l'instar de quelques autres directeurs d'opéra de par le monde, ne manqua pas la «tombée» de *Parsifal* dans le domaine public en 1914 pour le monter enfin ailleurs qu'à Bayreuth, mais cependant dans le plus attentif respect des volontés de Wagner. Et je découvre ainsi que mon arrière-grand-père, qui m'initia aux échecs et aux subtilités de la manille coinchée peu avant sa mort en 1942, était ami de Kufferath et tout aussi wagnérophile, et de plus trésorier du comité organisateur.

*Parsifal*. C'est pendant la même période de guerre que je découvris la marche des Chevaliers sous le Bechstein demi-queue de mon grand-père Émile, endroit privilégié où j'aimais m'installer pour entendre la musique comme nulle part ailleurs, isolé du monde par une lourde draperie brodée. J'y ressentais, dans une extase pré-wagnérienne, l'inexorable procession du cortège comme un bombardement divin, envoûtant et cataclysmique.

Enfin, dans les archives familiales, toujours préparant cet article autour de *Parsifal*, qui commence vraiment à m'exciter, je tombe sur un numéro de la *Revue musicale belge*, du 5 mai 1932. L'éditorial est consacré à Corneil de Thoran, qui succéda à Kufferath, et dont on fêtait les vingt ans de direction comme chef d'orchestre. J'y lis ceci, sans doute sous la plume anonyme de Marcel Poot, rédacteur en chef : «Corneil de Thoran est né à Liège entre 1880 et la place Saint-Lambert. Il fit toutes ses études dans sa ville natale (sic) : piano, violon, harmonie, billard, etc. Voici, d'après les dires d'un de ses amis, comment de Thoran sentit, pour la première fois, se manifester sa vocation de chef d'orchestre. C'était à Liège au pavillon de Flore. Sousa venait de diriger avec une ferveur émue le prélude de *Parsifal*, lorsque tout à coup le jeune Corneil s'écria : *Anch'io son' maestro* (locution wallonne qui signifie : "Il semble que je pourrais bien en faire autant").»

Je n'en ai pas fini avec Wagner. Voulant vérifier les différents sens du mot *hasard*, dans le *Vocabulaire technique et pratique de la philosophie* d'André Lalande, je tombe je serais tenté de dire : «bien entendu» —, sur l'exemple suivant : «Nietzsche envoie à Wagner en mai 1878 *Choses humaines, par trop humaines*. Il écrit : "par un trait d'esprit miraculeux du hasard, je reçus à ce même moment un bel exemplaire du livret de *Parsifal* avec une dédicace de Wagner".»

Ultime et plus récente manifestation. À quelques jours de partir en Toscane, dans une maison familiale proche de Sienne, j'achète un ouvrage intitulé *Itinerari*

*italiani*, ouvrage de poche bilingue composé d'extraits d'auteurs italiens, juste à mon niveau de piètre connaissance de cette langue. Le libraire glisse le ticket de caisse dans l'ouvrage. Bien entendu, il fait office de signet involontaire mais impertinent à la page qui parle de la place du Campo, qui est là-bas mon point focal...

De ces diverses expériences, je tire les observations suivantes. En particulier, il existe une différence fondamentale entre le type de phénomène de hasard que Breton appelle objectif, et mes propres expériences, si je puis utiliser ce terme. Rappelons d'abord les circonstances de l'«acte fondateur» du hasard objectif tel que le relate Breton, dans un bref récit : *L'esprit nouveau*, repris dans le recueil *Les pas perdus*. Il y décrit la rencontre, ou plutôt le croisement rue Bonaparte, d'une jeune femme étrangement belle, au comportement intrigant, et qui sera ensuite successivement remarquée par Louis Aragon, puis par André Derain, avant que les trois amis ne se retrouvent aux *Deux-Magots*, alors que la mystérieuse jeune femme a disparu, en dépit de leurs recherches.

C'est en fait une assez banale coïncidence, située dans un endroit de Paris hanté par ces artistes de manière particulièrement dense et que l'exaltation surréaliste insufflée par André Breton a transformée en exemple type du hasard objectif. La qualité du phénomène me semble tenir plus à la renommée de ses participants qu'à sa valeur intrinsèque. Dans ses entretiens radiophoniques avec André Parinaud, en 1952, André Breton y fait allusion : «On est là sur la piste, ou plutôt à l'affût, de ce "hasard objectif" selon les termes de Hegel, dont je ne cesserai jamais d'épier les manifestations». L'allusion à Hegel est pratiquement invérifiable, mais Breton était, paraît-il, coutumier de la manière. À une question de Parinaud sur l'intérêt qu'il porte à ce que le vulgaire appelle des coïncidences, il répond : «D'où vient qu'il arrive que se rencontrent au point de se confondre — à vrai dire rarement, des phénomènes que l'esprit humain ne peut rapporter qu'à des séries causales indépendantes, d'où vient que la lueur qui résulte de cette fusion soit si vive, quoique si éphémère?»

Notons qu'on retrouve là les termes de la définition du hasard par Cournot, citée dans le *Vocabulaire* de Lalande : «Caractère d'un événement amené par la combinaison ou la rencontre de phénomènes qui appartiennent à des séries

indépendantes dans l'ordre de la causalité.» Cournot lui-même affinera cette définition comme suit : «Le hasard est le concours de faits rationnellement indépendants les uns des autres.» Définition à laquelle s'ajoute celle, toujours reprise du *Vocabulaire*, signée en 1897 dans la *Revue philosophique* par un certain Malmandier, et qui me paraît comme le fin du fin : «Le hasard est une interférence quelquefois singulière, ordinairement imprévisible en raison de la complexité de ses facteurs... en tout cas non intentionnelle et relativement contingente (quoique nécessaire en soi à un moment donné et dans des circonstances données) entre deux ou plusieurs séries causales réciproquement et relativement indépendantes.» N'est-ce pas beau? On pourrait sans y changer grand-chose la transformer en définition de la météorologie, dont on sait bien le caractère éminemment hasardeux.

Il est par ailleurs frappant de constater qu'entre l'édition de 1951 du *Vocabulaire* de Lalande, qui est celle de ma bibliothèque de base, et la dernière, datée de 1997, rien n'a changé au mot *hasard*. Comme pour l'ensemble de l'ouvrage, à quelques addenda près, il s'agit d'un pur *reprint*.

Pour en revenir aux différences entre les manifestations, ou les types de hasard, constatons d'abord que le hasard objectif façon surréalisme met en cause, ou plutôt en scène, plusieurs acteurs. En l'occurrence, c'est la répétition, observée par trois personnes différentes, du même fait divers, à quelque faible distance à la fois dans le temps et dans l'espace, qui le rendrait objectif, c'est-à-dire irréfutable.

Mais le génie de Breton n'est-il pas de transformer un épisode somme toute banal en un évènement majeur, qui fera partie dorénavant d'un univers à la fois familier et fantastique, qui nous a ouvert, dans les champs de l'imaginaire parcourus par le quotidien, des voies que nous n'avons pas fini d'explorer? Et les manifestations du hasard y surgissent çà et là, comme des balises.

Le hasard n'est-il pas surtout communément admis comme la rencontre inattendue entre deux personnes, ou deux faits indépendants dont deux personnes sont porteuses à l'insu l'une de l'autre? C'est «le trait miraculeux du hasard», comme l'écrit Nietzsche à Wagner. Le hasard partagé, parfois ressenti comme une retrouvaille que l'on place sous le signe du destin. En fait, le «grand ordinaire» du hasard que nous connaissons, tellement ordinaire que nous en oublions vite les manifestations.

Enfin, et il est bien temps que j'y vienne, le hasard recouvre aussi, de ses voiles transparents ou de ses manteaux épais, ces événements dont je viens de vous conter le déroulement. Ce hasard, ne devrais-je pas le qualifier finalement de subjectif, tant ses manifestations sont inhérentes à un seul comportement, à une seule présence dans le temps? En l'espèce, je suis seul à les avoir connues et ressenties, seul à pouvoir vous en parler. J'en suis l'unique témoin. Personne d'autre que moi ne peut vous en relater l'apparition et le déroulement. Il s'agit d'une expérience essentiellement individuelle.

Et, pourtant, je ne reste pas seul devant l'apparition du phénomène, puisque j'en appelle aussitôt au témoignage d'autres personnes, mon entourage, et aujourd'hui vous-mêmes. Il n'est même pas nécessaire que je sois cru. Cette savonnette est bien là, vous pouvez constater la présence du colonel Best dans *La chronique du cygne*, aller voir la statue de Bartok, à moins qu'elle n'ait tout aussi mystérieusement disparu, ou encore interroger mon ami Guy Choprix sur ses vertiges...

Au moment où surgit, ou plutôt s'établit le phénomène comme une connexion entre deux événements indépendants, il frappe par son caractère d'inéluctable évidence, à la limite même de l'absolue nécessité. Après coup — car il s'agit bien d'une forme de coup — il me paraît impensable qu'il ne se fût pas produit.

Ce qui m'amène, malgré mon fonds immuable, jusqu'à présent, de rationalisme, à parler d'apparition. Bien loin de moi ces mots de Bossuet : «Ce qui est hasard à l'égard des hommes est dessein à l'égard de Dieu.» Tout au contraire, je crois à la primauté du hasard sur le dessein, et d'ailleurs Bossuet dirait-il aujourd'hui la même chose après avoir rencontré Ilya Prigogine, par exemple?

Apparition : oui. Sans vraiment m'y résoudre, j'aime cependant à penser, avec une très trouble délectation, à une intervention extérieure, fée ou diabolin, qui d'un geste magique, insaisissable, assurerait cette fameuse connexion. Ou encore serait-ce mon ange gardien, apte et attentif à maintenir ouverts et en tout temps accessibles les chemins qui me sont encore inconnus dans les jardins secrets de ma sensibilité?

Lorsque j'étais plus jeune, je ressentais fréquemment le phénomène de la paramnésie, la sensation, également extraordinaire, et qui peut se prolonger un



long moment, de revivre un évènement déjà vécu. Qui est, en quelque sorte, un phénomène de dédoublement de soi-même, le temps étant miraculeusement suspendu.

Peut-être, avec l'âge, c'est-à-dire avec le vieillissement de mon cerveau, cette faculté s'est-elle transformée en cet autre type de perception des choses, où ce n'est plus l'abolition éphémère du temps, mais son approfondissement soudain à travers ma mémoire, qui en devient une mesure nouvelle par l'effet de résonance du hasard.

Ces apparitions du hasard me semblent aussi porter en elles un dérèglement de la perception du temps. On n'est pas sur la piste, ni à l'affût du phénomène, comme le voudrait Breton. Il n'y a ni passé, ni futur : nous sommes dans l'instant même. On est soudain frappé par le phénomène, imprévisible et non intentionnel, comme le dit Malmendier. Cependant, n'est-on pas en présence de deux temps différents, porteurs chacun d'une série causale, qui se trouveraient mis en équilibre, côte à côte, comme deux trains qui se retrouvent en gare, à ce moment subit et comme suspensif de l'arrêt, lorsque l'on voit, dans le compartiment parallèle, une personne subitement reconnue? De ces deux temps, l'un est déjà immobile : c'est la savonnette qui attend ma visite, c'est l'arbre du château de Maulnes, c'est la statue de Bartok, l'article sur mon grand-père. Le second me porte, nourri par ma préoccupation du moment, jusqu'à ce qu'enfin les deux se rencontrent, se joignent dans cet instant qui les immobilise et les soude l'un à l'autre. Bien sûr, cela n'explique pas tout. Les vertiges de mon ami, le signet à la place du Campo relèvent sans doute d'autres approches, plus déroutantes encore, où le temps prend les figures les plus résistantes à ce type d'analyse, comme celle du destin ou de la fatalité.

Toujours est-il que le phénomène est une forme de drogue d'autant plus extraordinaire qu'on n'en maîtrise, ni n'en subit, ni l'apparition, ni la consommation, qui ne sont ni suscitées, ni attendues. Les manifestations du hasard, objectif ou subjectif, vous tombent littéralement dessus, aux moments, dans les circonstances et par des voies les plus inattendues.

S'il vous est arrivé de connaître des expériences similaires, sans doute serez-vous déçus que je ne vous en révèle pas plus avant les mystères. Dans ce cas, nous continuerons à les partager. Sinon, je ne peux que vous souhaiter une chose. C'est

d'avoir l'occasion, mais je n'ai aucune recette à vous proposer, de savourer ce moment surprenant, délicieux et «long en bouche», comme disent les oenologues, au cours duquel se manifeste ce phénomène, dans l'épanouissement subit et total de sa fulgurance.

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à indiquer :**

Alain Bosquet de Thoran, *Encore quelques manifestations du hasard objectif* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/bosquetdethoran091009.pdf>>